

De jeunes cancrés en lecture : à qui la faute ?

Opinion

Jean-François Nandrin

Directeur d'école secondaire s'exprimant ici à titre personnel.

■ Je suis excédé de voir l'enseignement accusé par des gens qui y sont incompetents. Ni l'école, ni les méthodes, ni les enseignants ne doivent servir de boucs émissaires. Il manque quelqu'un dans l'analyse : le lecteur !

Les résultats en lecture semblent exciter tout le monde – c'est pourtant l'invention de l'eau chaude : chaque enseignant connaît ces lecteurs qui déchiffrent plus qu'ils ne lisent et ne comprennent donc pas assez... La pensosphère s'ébranle donc, mais uniquement à la recherche du coupable : mauvaise ministre, disent ses adversaires ; mauvaises écoles ; mauvaises méthodes.

Je suis excédé par l'accusation perpétuelle de l'enseignement par des gens qui n'y sont pas compétents, surtout quand nous servons d'occasion pour des attaques entre partis. Ni l'école, ni les méthodes, ni les enseignants ne doivent servir de bouc émissaire. Il manque furieusement quelqu'un dans ces analyses : le lecteur. Quelle est sa part de responsabilité ? Et ces tests sont-ils

bien calibrés ? Que mesurent-ils en fait ?

Je fais partie d'une génération (rhéto 1983, si je ne me trompe) jugée bonne lectrice sans avoir bénéficié de toutes sortes de "méthodes". Quelles conclusions en tirer ? Notre génie particulier ? Pardon d'en douter. Des méthodes efficaces avant que d'être réinventées ? En tout cas, nous apprenions bien. Un autre contexte socioculturel ?

En tout cas, nous apprenions bien

Les méthodes étaient déjà en mouvement en 83, preuve qu'on se questionnait sur les difficultés de certains. Mais puisqu'on ne cesse de déployer des méthodes toujours meilleures sans toutefois de résultat (on semble même régresser), il faut tirer deux conclusions : d'une part, le risque de surenchère et de fuite en avant dans des méthodes qui

n'auront comme valeur essentielle que d'être "nouvelles" ; d'autre part, qu'il faut chercher la cause de cette dégradation apparente ailleurs que dans l'enseignement qui, s'il peine malgré ces aménagements méthodologiques, n'est sans doute pas coupable.

Le contexte socioculturel aurait-il changé ? En cinq mille caractères, il est difficile de faire ici une analyse digne de ce nom. Indiquons des pistes de discussion.

"Une page, c'est trop long"

Les écrans servant de baby-sitter, combien d'enfants apprennent à lire avec leurs parents ? Faute d'intérêt et d'exercice, la lecture est mauvaise dès les primaires, malgré les efforts redoublés des instituteurs ; loin de pouvoir faire doubler un jeune élève pour lui donner les

bases, il “faut” le faire “passer” – pieuse intention de ne pas “frustrer” (la frustration reste une base de l'évolution vers l'état adulte, selon les psys) ou nécessité de faire avancer la cohorte puisqu'aucune de nos têtes pensantes n'avait vu arriver la surpopulation?

Dès lors, lorsque leur premier objet n'est pas la lecture, les cours s'adaptent au lieu de forcer à passer l'obstacle: textes courts, éclatés, formatés à “taille lisible”. Je reste sous le choc d'un élève de 16 ans m'ayant dit qu'au bout d'une page, il avait oublié le début “*tellement c'est long*”. Que faire? Insister ou adapter – au risque de perdre du sens? Car “il faut avancer dans la matière”. De même, puisque beaucoup écrivent difficilement faute d'avoir été assez exercés, on fait des textes à trous, qui permettent de dépasser cette difficulté. Mais arrivés au bac, ils ne savent toujours pas prendre note.

Suis-je le père de mes élèves?

Trop de parents, souvent faute d'avoir eux-mêmes étudié et donc de comprendre les mécanismes d'apprentissage, estiment que, leur enfant ayant siégé en classe, tout est fait. Alors que le travail continue après. Et si l'on veut que tout se fasse à l'école, d'accord, mais il faudra allonger sérieuse-

ment les moyens! Que signifie une société où les élèves, après les cours, doivent encore rester dans une étude professionnelle? Suis-je le père de mes élèves? Cette démission parentale ne fait pas l'objet d'un jugement moral: c'est d'abord le résultat d'une société qui ne permet pas ou mal leur disponibilité, ou qui indique d'autres centres d'intérêt.

Parents et jeunes lecteurs ne suivent-ils pas le modèle offert d'une “société du week-end”, où les loisirs prennent la place centrale et le travail ce qui reste? Image offerte par pas mal de “modèles sociaux” – et malheureusement, une bimbo ou un “footballiste” a plus d'impact que nous sur nos jeunes!

Ajoutons au tableau que les hautes écoles font ce qu'elles peuvent pour garder le niveau mais sont obligées de se plier au réel: les jeunes qui se présentent – et la nécessité de fournir le marché. Peuvent-elles arrêter tous les étudiants qui n'ont pas vraiment le niveau? L'écramage est déjà si important!

Des enfants qui se croient tout permis

Enfin, osons dire le politiquement indicible: le manque d'éducation et de respect de certains parents et élèves. Tout est dû, la réussite est le fait de l'école et non des efforts de l'enfant ou de l'accompagnement parental. Dès la maternelle, nous avons des enfants qui se croient tout permis, n'obéissent à rien, ne restent pas en place – sauf devant un écran. Comment apprendre à lire dans ces

conditions, quand les parents n'accompagnent pas et n'exigent pas l'effort?

Revenons aux tests. Sont-ils adaptés? Que compare-t-on? Quelles enquêtes étaient faites il y a 35 ans? Dans différentes régions, nombre de parents

ne parlent pas ou mal le français, et éventuellement parlent de surcroît mal leur propre langue. Le niveau obtenu ne peut qu'être moindre.

Chaque jour, je consacre du temps à lire avec mon jeune fils. Si j'étais allé habiter dans un autre pays, saurais-je le faire? Jusqu'où pourrais-je l'accompagner dans ses études? Si en plus, je lui parlais avec une mauvaise syntaxe ou peu de vocabulaire, comment pourrait-il acquérir correctement la deuxième langue? Donc, j'ai un doute sur le zérotage de ces tests: ces “mauvais lecteurs” le sont-ils en tant que lecteur de français d'une famille francophone aidante ou en tant que (quasi) primo-arrivants? Il faut comparer le comparable et ne pas tout mettre dans le même sac.

En tout cas, je rappelle que si les gens qui ne cessent de dévaloriser notre travail savent lire et écrire, c'est grâce à nous. Avec des méthodes anciennes pour plus d'un. Mais le mal est fait et, dans une semaine, j'entendrai des parents d'élèves en échec me dire que c'est de notre faute. Merci, les penseurs et les politiciens!